CRITIQUE, opéra (en version concertante). PARIS, Auditorium de Radio France, le 20 février 2026. HONNEGER : Jeanne d’Arc au bûcher. Judith Chemla (Jeanne) ; Maîtrise, Choeur et Orchestre Philharmonique de Radio France, Alan Gilbert (direction)

Ce vendredi 20 février, l’Auditorium de Radio-France a accueilli un drame sacré : « *Jeanne d’Arc au Bûcher* » d’Arthur Honegger (1892-1955). La configuration des lieux s’y prête plus qu’aucune autre salle de concert : dans cet auditorium, le public entoure la scène et enserre, en quelque sorte, les nombreux intervenants. Appelons-les plus justement les « acteurs », car cette soirée a des airs de cérémonie : on y célèbre le martyre de Jeanne d’Arc.

Mais l’ouvrage d’**Arthur Honegger** et de **Paul Claudel** (1868-1955) a également une dimension profane. Avec, à certains moments, sa truculence parodique. Notamment quand la

Cour des Bêtes, présidée par le « Cochon » (« *Porcus* », ce nom bien sûr ne vous est pas inconnu) fait le procès de « Jeanne »… Fruit de la collaboration de ces deux grands créateurs du XXème siècle, dont le rapprochement avait été suscité par la danseuse et tragédienne Ida Rubinstein (1888-1960), « *Jeanne d'Arc au Bûcher* » est créé en Suisse, à Bâle, le 12 mai 1938 _- et obtient d'emblée un triomphe. D'une durée d'environ une heure quinze, elle se déploie en 11 Scènes et un Prologue. Elle fait appel à une « narratrice », trois « narrateurs » et à plusieurs chanteurs solistes : un ténor, une basse, une contralto et deux sopranos. Outre un orchestre pléthorique (pas moins de huit contrebasses, cinq percussionnistes, trois saxophones, quatre trompettes, autant de trombones, deux pianos, …), l'ouvrage requiert un chœur d'enfants et un chœur d'adultes. Cet effectif imposant entoure littéralement les deux rôles parlés « Jeanne » et « Frère Dominique » qui, dans la configuration de cette production due à la dramaturge **Irène Bonnaud**, se tiennent entre le Chœur et l'Orchestre.

Paul Claudel a construit le livret, en quelque sorte, « à temps renversé » : dès le début de l'ouvrage, « Jeanne » est enchaînée sur le bûcher, à Rouen. De scènes en scènes, elle revient sur sa vie antérieure et les événements qui l'ont jalonné, puis elle rejoint son destin de suppliciée. La langue de Claudel est celle d'un poète ; elle exprime la foi chrétienne dans sa simplicité naïve, courageuse et même téméraire, celle de la martyre. Elle a aussi ses accents de tendresse séraphique, quand la foi de « Jeanne » se fait fragile, parfois désespérée.

La musique d'Honegger épouse à la lettre les intentions de son librettiste. Elle tisse comme un entrelacs sonore empreint de lyrisme mystique, avec des bribes de plain-chant, mais aussi de religiosité populaire. Si les dialogues parlés font avancer le drame, les parties chantées, quand elles ne sont pas truculentes, ou carrément gouailleuses, se font interrogatives. Mais aussi graves et déchirantes quand elles

décrivent la solitude et la détresse de « Jeanne » dans sa solitude face à la mort. Honegger a recours à une orchestration extraordinairement riche et puissante, alternant les sonorités évoquant la période médiévale, notamment le « plain-chant ». Certains épisodes peuvent avoir parfois une dimension onirique. Sans oublier l'éclat lumineux des Scènes finales durant lesquelles sont célébrés la foi et le sacrifice de « Jeanne », quand « Jeanne » – et son épée – ont « *troublé l'ordre du Monde* » (Scène 11).

La comédienne **Judith Chemla** est « Jeanne », rôle qui avait été créé par l'initiatrice de cet ouvrage, Ida Rubinstein. Elle incarne véritablement l'héroïne ; elle est bouleversante et réussit le complexe alliage voulu par Claudel, qui fait de ce personnage un être fragile, parfois hésitant, mais aussi terriblement courageux. Son compère, « Frère Dominique » est interprété par le comédien **François Chattot** qui a a rondeur, la bienveillance et l'humour de son personnage. Les autres narrateurs – **Flannan Obé** et **Adrien Gamba-Gontard** – sont à l'unisson d'une distribution très impliquée et comme heureuse de participer à ce qui s'apparente à une célébration.

Il en est de même des solistes chanteurs. D'abord des sopranos, **Keren Motseri** et **Vanina Santoni,** et de la contralto **Julie Pasturaud.** On accordera une mention spéciale au ténor **Julien Behr** qui est « Une voix », « le Héraut 1 », « Le Clerc », mais surtout, avec verve, « Porcus », l'infâme cochon (ou Cauchon). Non seulement son chant est un régal, mais il alterne, avec virtuosité, les passages chantés et parlés. Mention également au baryton-basse **Damien Pass** pour ses interventions dans « Une voix », « Héraut II » et « Un autre paysan ». Comme cela a été rappelé préalablement au concert par **Clément Rochefort**, ce sont toutes les « Forces » de Radio-France qui ont été mobilisées : la **Maîtrise de Radio-France** (direction **Sofi Jeannin**) qui interprète le Chœur d'enfants, dont certains ont assuré avec bonheur des parties solistes. Mais avant tout, c'est le **Chœur de Radio-France** (direction

Lionel Sow) qui a livré une interprétation sans faille, principalement le pupitre d'hommes dont la justesse, la projection, et la diction ont fait merveille.

Enfin, l'**Orchestre Philharmonique de Radio France**, lui aussi exceptionnel, dans cette partition qui met en valeur l'excellence de ses pupitres, en particulier des vents. Le tout était dirigé par le chef américain **Alan Gilbert** qui a conféré puissance et homogénéité à l'ensemble. Direction parfois trop martiale, et qui a pu cependant manquer parfois de finesse, de légèreté, de la musicalité nécessaire pour restituer la très grande originalité de cette partition.

En première partie de concert, était donnée une pièce d'une compositrice américaine **Chaya Czernowin** (née en 1957), intitulée « *NO A Lament for the innocent* ». Son originalité réside notamment dans le fait qu'elle est écrite pour deux orchestres distincts qui parfois jouent simultanément. L'un dirigé par son chef, **Anna Sulkowska-Migon**, l'autre par **Alan Gilbert**. Deux sopranos solistes, chacune étant associée à un orchestre, entonnent des plaintes, des gémissements étouffés, voire des râles qui se terminent par des cris psalmodiés. On reste sceptiques devant cet objet musical, commande de Radio-France, dont c'était la création française…

CRITIQUE, opéra (en version concertante). PARIS, Auditorium de Radio France, le 20 février 2026. HONNEGER : Jeanne d'Arc au bûcher. Judith Chemla (Jeanne) ; Maîtrise, Choeur et Orchestre Philharmonique de Radio France, Alan Gilbert (direction). Crédit photo (c) Marc Portehaut.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 13 décembre 2024. HONEGGER : Jeanne d'Arc au bûcher. M. Cotillard, E. Genovèse, J. Dran, N. Courjal, I. Druet… Wiener Singverein / Choeur d'enfants de l'Orchestre de Paris / Orchestre symphonique de la Radio de Francfort, Alain Altinoglu (direction)

« *Etait-ce oeuvre divine ? Etait-ce stratagème humain ?* » – c'est de cette manière que le pape Pie II Piccolomini (1458-1464) qualifiait l'épopée de Jeanne d'Arc dans ses mémoires. Le Pontife était son contemporain exact, puisque né en 1405. Consignant dans ses réflexions déjà la légende de la Pucelle, Aeneas Sylvius Piccolomini plaçait l'action de la jeune femme entre la réalité et la fiction, le calcul politique et l'oeuvre pieuse. A

l’égal de bien de personnages féminins de fiction, Jeanne d’Arc dépasse la réalité de son époque. Non, ce n’est pas uniquement l’image pieuse qui a été conçue en 1920, ni la bergère d’Epinal au visage en pâmoison, et surtout pas l’effigie mordorée entourée des éructations des extrémistes. Jeanne d’Arc est quichottesque dans sa geste ; elle suit un idéal, une quête bien plus grande qu’elle. Elle est sublime dans ce qu’elle devient au fur et à mesure de ses actes. Elle entre ainsi dans l’imaginaire collectif en tant qu’ancêtre directe des héroïnes de Jane Austen, Djuna Barnes et des *Chicas* Almodovar !

Outre la connotation religieuse et la foi sincère de Paul Claudel et **Arthur Honegger**, cet oratorio n’a pas seulement Jeanne d’Arc comme protagoniste mais également le bûcher. Sans la flamme au sens propre et au figuré, la Pucelle n’aurait pas le même impact, elle serait une martyre de plus, non pas une icône féminine. A l’image de l’interrogation double de Pie II, la flamme de Jeanne d’Arc la dévore dès son premier cri et son dernier soupir. Le bûcher de Jeanne n’est plus un dénouement mais le point culminant de son existence, le feu l’appelle depuis toujours. Cet *oratorio* est une partition monumentale et subtile à la fois, on aime à la parcourir comme un livre d’images. Honegger a su porter le texte de **Paul Claudel** dans des émotions insoupçonnées jusqu’à la fin. Le dernier silence nous consume encore plus que tout le feu de cette oeuvre, Honegger a su écrire même l’indicible et le mystère ineffable du mystique.

Jeanne d’Arc au bûcher avait déjà compté sur **Marion Cotillard** par le passé dans une version de concert avec l’Orchestre National de Catalogne dirigée par Marc Soustrot. Heureusement

que ce concert a été fixé dans un enregistrement discographique paru sous le label Alpha. Cependant, ce soir, la divine comédienne nous éblouit par une interprétation bouleversante et subtile. Seul le jeu de Renée Falconetti dans le film de Carl Dreyer est comparable à celui de Mademoiselle Cotillard. Son interprétation dans la dernière scène nous ébahit par la force et la vérité des émotions qu'elle communique. L'apparente simplicité du texte de Claudel ne réussit son estocade qu'avec une comédienne de la trempe de Marion Cotillard. Grand diseur et comédien, **Eric Genovèse** est un Frère Dominique aussi touchant que sublime. Il rappelle dans le détail de ses gestes un certain Antonin Artaud dans le film de 1927. Benjamin Gazzeri et Jean-Baptiste Le Vaillant sont deux fières et belles silhouettes hiératiques et gothiques dans la narration.

Côté voix nous tenons à saluer la Vierge stupéfiante de justesse d'**Ilse Earens**. Avec un timbre multicolore, elle encourage Jeanne à se livrer au feu dans une myriade de nuances. Les solistes qui incarnent les divers personnages sont la fine fleur du chant français et nous émerveillent par leur interprétation. Les **Wiener Singverein** et le **Choeur d'enfants de l'Orchestre de Paris** offrent des moments de pur bonheur avec une prosodie parfaite et une musicalité à couper le souffle.

A la tête des musiciennes et musiciens de l'**Orchestre symphonique de la Radio de Francfort**, le *maestro* **Alain Altinoglu** est chez lui dans ce répertoire. Ses attaques sont vives et éloquentes. Ses *tempi* et ses dynamiques brossent les tableaux de Claudel / Honegger avec une force impressionnante et des teintes iridescentes. Alain Altinoglu, tel un maître verrier, a su donner vie à cet immense vitrail comme l'astre du jour qui fait danser les bleus, les jaunes et les carmins de cette belle rosace fougueuse et recueillie à la fois.

Dans son film de 1927, Carl Dreyer a laissé Jeanne d'Arc se consumer dans son brasier. La musique de Léo Pouget et Victor

Alix ont su saisir la force de la flamme qui métamorphose Jeanne. Sacrifice ouranien ultime, elle en devient élémentaire. Un burin incandescent du lustre éternel du monde. Ce n’est pas pour rien que Christine de Pizan, autre étoile filante de la fin du Moyen-Âge a chanté la Pucelle dans un poème. La Cité des dames de Christine luit sous l’éclat de l’astre de Jeanne. Outre l’artifice hagiographique, Jeanne d’Arc n’a rien de la grâce des statues, elle est devenue ce feu qui brise toutes les chaînes, qui affranchit et qui dévore; ce n’est plus une sainte, c’est une passion.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 13 décembre 2024. HONEGGER : Jeanne d’Arc au bûcher. M. Cotillard, E. Genovèse, J. Dran, N. Courjal, I. Druet… Wiener Singverein / Choeur d’enfants de l’Orchestre de Paris / Orchestre symphonique de la Radio de Francfort, Alain Altinoglu (direction)